

En voici les termes: « Il résulte de ce qui précède que ceux-là auront moins vieilli dont le mouvement pendant la séparation aura été le plus éloigné d'être uniforme, qui auront subi le plus d'accélération. Cette remarque fournit un moyen concevable, à celui qui voudrait y consacrer deux années de sa vie, de savoir ce que sera la Terre dans deux cents ans, d'explorer l'avenir de la Terre en faisant dans la vie de celle-ci un saut en avant qui pour elle durera deux siècles et pour lui durera deux ans, mais ceci sans espoir de retour, sans possibilité de venir nous informer du résultat de son voyage, puisque toute tentative de ce genre ne pourrait que le transporter de plus en plus avant dans l'avenir de la Terre. Il suffirait pour cela que notre voyageur consente à s'enfermer dans un projectile que la Terre lancerait avec une vitesse suffisamment voisine de la lumière, quoique inférieure, ce qui est physiquement possible, en s'arrangeant pour qu'une rencontre, avec une étoile par exemple, se produise au bout d'une année de la vie du voyageur et le renvoie vers la Terre avec la même vitesse. Revenu à la Terre ayant vieilli de deux ans, il trouvera en sortant de son arche notre globe vieilli de deux cents ans si sa vitesse est restée dans l'intervalle inférieure d'un vingt-millième seulement à la vitesse de la lumière. »¹

En mettant en scène le déphasage qui a lieu entre les durées écoulées respectivement sur la Terre et à bord d'un vaisseau spatial effectuant un trajet aller-retour à très grande vitesse, la parabole exprime de façon frappante la situation générale décrite plus haut: le temps n'est pas seulement relatif au référentiel choisi pour effectuer les mesures. Il est plus fondamentalement relatif aux intensités de mouvement (vitesses, accélérations) qui distinguent certaines trajectoires spatio-temporelles associées à des mouvements ou à des processus concrets, tels qu'un périple dans l'espace. Entre le départ et le retour, il s'écoule virtuellement autant de durées qu'il existe de manières de « voyager » d'un événement à l'autre. Mais ce qui vaut de l'astronaute vaut aussi, toutes proportions gardées, de n'importe quelles lignes d'univers: si je me déplace vers la cuisine pour faire un café, la personne qui reste assise sur le canapé vieillit plus vite que moi!

During, Elie, " les jumeaux de Langevin, un
paradoxe édiifiant "
dans Collectif Le Temps, un éternel recommencement ?

éd. Dumod, 2018, p 92 à 94.

Si la poétique du récit est la réplique la plus appropriée aux apories du temps, sa capacité de riposte ne se manifeste qu'au terme d'un entrecroisement des récits historique et de fiction qui permet de discerner le sens de la réalité interprétée comme « représentance ».

En s'appuyant d'abord sur une analyse du temps historique, Ricœur propose de prendre en compte une première réplique aux apories de la pensée du temps. « Ma thèse est ici que la manière unique dont l'histoire répond aux apories de la phénoménologie du temps consiste dans l'élaboration d'un tiers-temps, le temps proprement historique, qui fait médiation entre le temps vécu et le temps cosmique » (TR3, 147). Dans ces conditions, le temps historique permet d'établir une médiation, une connexion entre le temps vécu et le temps cosmique devenu synonyme de temps universel. Cette fonction poétique de refiguration est inséparable de divers connecteurs du temps historique.

(...)

Le temps de la fiction...

... rend possible l'invention de « fables du temps » qui permettent de surmonter les apories précédemment analysées. N'étant pas lié comme le récit historique au respect de la trace, de la succession des générations et du temps calendaire, le récit de fiction peut explorer la diversité des ressources aussi bien du versant phénoménologique que cosmologique du temps. Tant sur le plan du temps vécu que du temps cosmique, le récit de fiction rend possible une reconnaissance de l'expérience du temps particulièrement riche et luxuriante. Les récits de fiction multiplient et favorisent les variations imaginatives du temps en desserrant le flux temporel et en approchant la limite par excellence du temps que représente l'éternité. Afin de montrer que l'« expérience fictive du temps » traduit « seulement l'aspect temporel d'une expérience virtuelle de l'être au monde proposé par le texte » (TR2, 151), Ricœur propose une lecture d'œuvres représentant autant de « fables sur le temps ». Autant de variations imaginatives, de variétés de l'expérience temporelle que seule la fiction peut explorer et qui sont offertes à la lecture en vue de refigurer la temporalité ordinaire (*ibid.*).

(...)

Au terme de cette première analyse de la refiguration du temps par les récits historique et de fiction, on observe leur tendance contradictoire à appréhender le temps : alors que le récit de fiction desserre le temps, élargit l'arc des variations imaginatives, le récit historique contribue à resserrer le temps en l'unifiant et en l'homogénéisant. Alors que la narration historique contribue à créer les conditions d'un espace public, d'une communauté historique, la fiction déborde le temps quotidien jusqu'à s'en exiler. Si « les diverses durées considérées par les historiens obéissent à des lois d'enchâssement qui [...] rendent ces durées et les vitesses qui leur correspondent fortement homogènes » (TR2, 232), les fables du temps de la fiction les rendent au contraire intensément hétérogènes.

NONFIN, Olivier (1951.) Paul Ricoeur.

Scril, Points, Essais. 1998
p. 147, 149 et 152.

Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. De temps en temps, on fait un total partiel ; on dit : voilà trois ans que je voyage, trois ans que je suis à Bouville. Il n'y a pas de fin non plus : on ne quitte jamais une femme, un ami, une ville en une fois. Et puis tout se ressemble : Shanghai, Moscou, Alger, au bout d'une quinzaine, c'est tout pareil. Par moments — rarement — on fait le point, on s'aperçoit qu'on s'est collé avec une femme, engagé dans une sale histoire. Le temps d'un éclair. Après ça, le défilé recommence, on se remet à faire l'addition des heures et des jours. Lundi, mardi, mercredi. Avril, mai, juin. 1924, 1925, 1926.

Ça, c'est vivre. Mais quand on raconte la vie, tout change ; seulement c'est un changement que personne ne remarque : la preuve c'est qu'on parle d'histoires vraies. Comme s'il pou-

vait y avoir des histoires vraies ; les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse. On a l'air de débiter par le commencement : « C'était par un beau soir de l'automne de 1922. J'étais clerc de notaire à Marommès. » Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente, c'est elle qui donne à ces quelques mots la pompe et la valeur d'un commencement. « Je me promenais, j'étais sorti du village sans m'en apercevoir, je pensais à mes ennuis d'argent. » Cette phrase, prise simplement pour ce qu'elle est, veut dire que le type était absorbé, morose, à cent lieues d'une aventure, précisément dans ce genre d'humeur où on laisse passer les événements sans les voir. Mais la fin est là, qui transforme tout. Pour nous, le type est déjà le héros de l'histoire. Sa morosité, ses ennuis d'argent sont bien plus précieux que les nôtres, ils sont tout dorés par la lumière des passions futures. Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède : « Il faisait nuit, la rue était déserte. » La phrase est jetée négligemment, elle a l'air superflue ; mais nous ne nous y laissons pas prendre et nous la mettons de côté : c'est un renseignement dont nous comprendrons la valeur par la suite. Et nous avons le sentiment que le héros a vécu tous les détails de cette nuit comme des annonces, comme des promesses, ou même qu'il vivait seulement ceux qui étaient des promesses, aveugle et sourd pour tout ce qui n'annonçait pas l'aventure. Nous oublions que l'avenir n'était pas encore là ; le type se promenait dans une nuit sans présages, qui lui offrait pêle-mêle ses richesses monotones et il ne choisissait pas.

J'ai voulu que les moments de ma vie se suivent et s'ordonnent comme ceux d'une vie qu'on se rappelle. Autant vaudrait tenter d'attraper le temps par la queue.

Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, Gallimard, 1938. (Collection du Livre de Poche, 1961, pp. 60-63.)

Repères

- Pour faire comprendre la relativité, le physicien Paul Langevin raconte qu'en se déplaçant rapidement, on vieillit moins vite.
- Son histoire est finalement popularisée sous l'appellation de «paradoxe des jumeaux». Le philosophe Henri Bergson entend en dénoncer l'absurdité.
- Si ce paradoxe est aujourd'hui expliqué par la physique, sa dimension philosophique continue de faire débat.

Quel est le lien entre les choses, au sens le plus général? La causalité agit localement; elle connecte les choses de proche en proche, selon des relations que la science s'efforce de saisir sous forme mathématique: ce sont les «lois de la nature». Mais y a-t-il moyen de penser plus généralement la manière dont les individus, les événements et les processus coexistent au

sein d'une même totalité? En philosophie, cette tâche a été dévolue à l'espace et au temps. Mais Einstein complique cette belle unité: dans l'espace-temps relativiste, le temps ne peut plus servir d'enveloppe globale pour le devenir du monde. Les relations de simultanéité entre événements distants varient en fonction des mouvements relatifs, et la mesure des durées écoulées est elle aussi affectée. Il faut donc reconnaître qu'il n'y a fondamentalement qu'un temps local: le «temps propre», un paramètre d'évolution susceptible d'être associé à chaque processus concret, là où il a lieu.

Ainsi, le temps s'écoule partout, mais le long des «lignes d'univers» tracées dans l'espace-temps. Ces lignes figurent les mouvements locaux, les chaînes de causes et d'effets se propageant de proche en proche. D'un point de vue temporel, elles sont d'une certaine façon incommensurables: «temps» ne désigne plus une dimension qui permette de cadrer globalement les durées du monde. Telle est la situation léguée par la première relativité, celle de 1905, que viendra confirmer et aggraver la relativité générale. Dans un monde lesté par la gravitation, la notion même de référentiel inertiel devient problématique. Il n'y a plus de «maintenant» absolu, plus de ligne de front du devenir universel: c'est à chacun son temps.

Pour faire comprendre cette situation inédite, le physicien Paul Langevin, un des premiers propagandistes français de la relativité, eut l'idée brillante d'imaginer un scénario désormais bien connu. C'était le 10 avril 1911, au Congrès international de philosophie de Bologne, devant un auditoire prestigieux comprenant Henri Poincaré et le chimiste Wilhelm Ostwald, mais aussi le philosophe Henri Bergson, le logicien Bertrand Russell et le sociologue Émile Durkheim. Au terme d'un exposé lumineux, véritable modèle de pédagogie relativiste, il leur raconte une curieuse histoire de «voyage en boulet». Il y est question d'observateurs en mouvement relatif, et aussi d'une expédition spatiale à bord d'un «projectile», manifestement inspirée par le récit de Jules Verne *De la Terre à la Lune*.

Vivons-nous tous le même temps ?

Introduction.

Les différents sens du terme "temps".

Quel est l'être du temps, s'il peut apparaître à la fois comme commun et singulier, comme contraignant nos activités et comme indissociable de la vie consciente elle-même ?

Le temps est-il une donnée naturelle, un repère stable et objectif, permettant la représentation des événements selon un ordre "chronologique" ?

Ou le temps est-il le mode d'être de la conscience, un vécu subjectif, variable selon les circonstances que chacun traverse ?

A- Le temps commun.

1- Agir en commun suppose un temps commun.

2- Chronos et Kairos.

3- Le temps absolu de la physique newtonienne.

Newton, (1642-1727) *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*.

Cité par Gonord, Alban, *Le temps*, GF, 2001, p. 197.

Critique : La difficulté à rendre compte de la spécificité du présent.

B- Le temps singulier

1-La présence du temps.

a) L'aporie du temps.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.

Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent.

Comment donc ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité.

Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est aussi, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être ? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus.

Saint Augustin (354-430), *Les Confessions*, livre XI, chapitre XIV. .

b) Le temps est déclinaison du présent.

S'il est vrai que l'avenir et le passé soient, où sont-ils ? Si cette connaissance est encore au-dessus de moi, je sais pourtant que, où qu'ils soient, ils n'y sont ni passé, ni futur, mais présent : le futur, comme tel, n'y est pas encore ; le passé, comme tel, n'y est déjà plus. Où donc qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils ne sont qu'en tant que présent. Ainsi dans un récit véritable d'événements passés, la mémoire ne reproduit pas les réalités qui ne sont plus, mais les mots nés des images qu'elles ont laissées en passant par nos sens, comme les traces de leurs pas. Mon enfance évanouie est dans le passé, évanouie comme elle. Mais quand j'y pense, quand j'en parle, je revois son image dans le temps présent, parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

Est-ce ainsi que se prédit l'avenir ? Est-ce en présence d'images, messagères de ce qui n'est pas encore ? Mon Dieu, je confesse ici mon ignorance. Mais ce dont je suis certain, c'est que d'ordinaire nous préméditons nos actes futurs ; que cette préméditation est présente, tandis que l'acte prémédité, en tant que futur, n'est pas encore. Notre préméditation commençant à se réaliser, l'acte sera, non plus à venir mais présent.

Quel que soit donc ce secret pressentiment de l'avenir, on ne saurait voir que ce qui est. Or, ce qui est déjà, n'est point à venir, mais présent. Ainsi voir l'avenir, ce n'est pas voir ces réalités futures qui ne sont pas encore, mais peut-être les causes et les symptômes qui existent déjà ; prémices de l'avenir déjà présentes aux regards de la pensée qui le conçoit ; et cette conception est déjà dans l'esprit, et elle est présente à la vision prophétique.

Une preuve éloquentes entre tant de témoignages. Je vois l'aurore et je prédis le lever du soleil. Ce que je vois est présent, ce que je prédis est futur ; non pas le soleil qui est déjà, mais son lever qui n'est pas encore : et si mon esprit ne se l'imaginait, comme au moment où j'en parle, cette prédiction serait impossible. Or, cette aurore, que je vois dans le ciel, n'est pas le lever du soleil, quoiqu'elle le devance, non plus que cette image que je vois dans mon esprit, mais leur présence coïncidente me fait augurer le phénomène futur. Ainsi, l'avenir n'est pas encore ; donc il n'est pas, donc il ne peut se voir ; mais il se peut prédire d'après des circonstances déjà présentes et visibles.

(...)

Or, ce qui devient évident et clair, c'est que le futur et le passé ne sont point ; et, rigoureusement, on ne saurait admettre ces trois temps : passé, présent et futur ; mais peut-être dira-t-on avec vérité : Il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir. Car ce triple mode de présence existe dans l'esprit ; je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'attention actuelle ; le présent de l'avenir, c'est son attente.

Saint Augustin, *Les Confessions*, livre XI, chapitre XVIII et XX.

2- La sagesse vise la reconquête d'un éternel présent.

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Pascal, Blaise, (1623-1662) *Les Pensées*. Lafuma 47 ; Brunschvicg 172

3- La durée se confond avec toute notre vie consciente.

Bergson (1859-1941), *L'Evolution créatrice*, Puf Quadrige, p. 3 et 4. (Inter-titres de moi-même, ajoutés à un texte original continu) .

§1- Les incidents de la vie se détachent sur le fond continu de notre vie psychologique.

Il est vrai que notre vie psychologique est pleine d'imprévu. Mille incidents surgissent, qui semblent trancher sur ce qui les précède, ne point se rattacher à ce qui les suit. Mais la discontinuité de leurs apparitions se détache sur la continuité d'un fond où ils se dessinent et auquel ils doivent les intervalles mêmes qui les séparent : ce sont les coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie. Notre attention se fixe sur eux parce qu'ils l'intéressent davantage, mais chacun d'eux est porté par la masse fluide de notre existence psychologique tout entière. Chacun d'eux n'est que le point le mieux éclairé d'une zone mouvante qui comprend tout ce que nous sentons, pensons, voulons, tout ce que nous sommes enfin à un moment donné. C'est cette zone entière qui constitue, en réalité, notre état. Or, des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns les autres en un écoulement sans fin.

§2- La fausse conception d'un moi immobile.

Mais, comme notre attention les a distingués et séparés artificiellement, elle est bien obligée de les réunir ensuite par un lien artificiel. Elle imagine ainsi un moi amorphe, indifférent, immuable, sur lequel défileraient ou s'enfileraient les états psychologiques qu'elle a érigés en entités indépendantes. Où il y a une fluidité de nuances fuyantes qui empiètent les unes sur les autres, elle aperçoit des couleurs tranchées, et pour ainsi dire solides, qui se juxtaposent comme les perles variées d'un collier : force lui est de supposer alors un fil, non moins solide, qui retiendrait les perles ensemble. Mais si ce substrat incolore est sans cesse coloré par ce qui le recouvre, il est pour nous, dans son indétermination, comme s'il n'existait pas. Or, nous ne percevons précisément que du coloré, c'est-à-dire des états psychologiques.

§3 Le moi est en perpétuel changement.

À vrai dire, ce « substrat » n'est pas une réalité ; c'est, pour notre conscience, un simple signe destiné à lui rappeler sans cesse le caractère artificiel de l'opération par laquelle l'attention juxtapose un état à un état, là où il y a une continuité qui se déroule. Si notre existence se composait d'états séparés dont un « moi » impassible eût à faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée. Car un moi qui ne change pas ne dure pas, et un état psychologique qui reste identique à lui-même tant qu'il n'est pas remplacé par l'état suivant ne dure pas davantage. On aura beau, dès lors, aligner ces états les uns à côté des autres sur le « moi » qui les soutient, jamais ces solides enfilés sur du solide ne feront de la durée qui coule. La vérité est qu'on obtient ainsi une imitation artificielle de la vie intérieure, un équivalent statique qui se prêtera mieux aux exigences de la logique et du langage, précisément parce qu'on en aura éliminé le temps réel.

§4- La vie psychologique constitue la durée.

Mais quant à la vie psychologique, telle qu'elle se déroule sous les symboles qui la recouvrent, on s'aperçoit sans peine que le temps en est l'étoffe même. Il n'y a d'ailleurs pas d'étoffe plus résistante ni plus substantielle. Car notre durée n'est pas un instant qui remplace un instant : il n'y aurait alors jamais que du présent, pas de prolongement du passé dans l'actuel, pas d'évolution, pas de durée concrète. La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant. Du moment que le passé s'accroît sans cesse, indéfiniment aussi il se *conserve*.

C- Bergson-Einstein, une controverse à fronts renversés.

1- La relativité de la conception newtonienne du temps : les jumeaux de Langevin.

During, Elie, (1972-) "Le jumeaux de Langevin, un paradoxe édifiant", dans *Le temps, un éternel recommencement*, ouvrage collectif, édition Dunod, 2018, p. 92 à 94.

2- "L'univers dure".

Toute notre croyance aux objets, toutes nos opérations sur les systèmes que la science isole, reposent en effet sur l'idée que le temps ne mord pas sur eux. Nous avons touché un mot de cette question dans un travail antérieur. Nous y reviendrons au cours de la présente étude. Pour le moment, bornons-nous à faire remarquer que le temps abstrait t attribué par la science à un objet matériel ou à un système isolé ne consiste qu'en un nombre déterminé de *simultanités* ou plus généralement de *correspondances*, et que ce nombre reste le même, quelle que soit la nature des intervalles qui séparent les correspondances les unes des autres. De ces intervalles il n'est jamais question quand on parle de la matière brute ; ou, si on les considère, c'est pour y compter des correspondances nouvelles, entre lesquelles pourra encore se passer tout ce qu'on voudra. Le sens commun, qui ne s'occupe que d'objets détachés, comme d'ailleurs la science, qui n'envisage que des systèmes isolés, se place aux extrémités des intervalles et non pas le long des intervalles mêmes. C'est pourquoi l'on pourrait supposer que le flux du temps prît une rapidité infinie, que tout le passé, le présent et l'avenir des objets matériels ou des systèmes isolés fût étalé d'un seul coup dans l'espace : il n'y aurait rien à changer ni aux formules du savant ni même au langage du sens commun. Le nombre t signifierait toujours la même chose. Il compterait encore le même nombre de correspondances entre les états des objets ou des systèmes et les points de la ligne toute tracée que

serait maintenant « le cours du temps ».

Pourtant la succession est un fait incontestable, même dans le monde matériel. Nos raisonnements sur les systèmes isolés ont beau impliquer que l'histoire passée, présente et future de chacun d'eux serait dépliant tout d'un coup, en éventail ; cette histoire ne s'en déroule pas moins au fur et à mesure, comme si elle occupait une durée analogue à la nôtre. Si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, j'ai beau faire, je dois attendre que le sucre fonde. Ce petit fait est gros d'enseignements. Car le temps que j'ai à attendre n'est plus ce temps mathématique qui s'appliquerait aussi bien le long de l'histoire entière du monde matériel, lors même qu'elle serait étalée tout d'un coup dans l'espace. Il coïncide avec mon impatience, c'est-à-dire avec une certaine portion de ma durée à moi, qui n'est pas allongeable ni rétrécissable à volonté. Ce n'est plus du pensé, c'est du vécu. Ce n'est plus une relation, c'est de l'absolu. Qu'est-ce à dire, sinon que le verre d'eau, le sucre, et le processus de dissolution du sucre dans l'eau sont sans doute des abstractions, et que le Tout dans lequel ils ont été découpés par mes sens et mon entendement progresse peut-être à la manière d'une conscience ?

(...)

L'univers dure. Plus nous approfondirons la nature du temps, plus nous comprendrons que durée signifie invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau. Les systèmes délimités par la science ne durent que parce qu'ils sont indissolublement liés au reste de l'univers. Il est vrai que, dans l'univers lui-même, il faut distinguer, comme nous le dirons plus loin, deux mouvements opposés, l'un de « descente », l'autre de « montée ». Le premier ne fait que dérouler un rouleau tout préparé. Il pourrait, en principe, s'accomplir d'une manière presque instantanée, comme il arrive à un ressort qui se détend. Mais le second, qui correspond à un travail intérieur de maturation ou de création, dure essentiellement, et impose son rythme au premier, qui en est inséparable.

Rien n'empêche donc d'attribuer aux systèmes que la science isole une durée et, par là, une forme d'existence analogue à la nôtre, si on les réintègre dans le Tout. Mais il faut les y réintégrer. Et l'on en dirait autant, *a fortiori*, des objets délimités par notre perception. Les contours distincts que nous attribuons à un objet, et qui lui confèrent son individualité, ne sont que le dessin d'un certain genre d'*influence* que nous pourrions exercer en un certain point de l'espace : c'est le plan de nos actions éventuelles qui est renvoyé à nos yeux, comme par un miroir, quand nous apercevons les surfaces et les arêtes des choses. Supprimez cette action et par conséquent les grandes routes qu'elle se fraye d'avance, par la perception, dans l'enchevêtrement du réel, l'individualité du corps se résorbe dans l'universelle interaction qui est sans doute la réalité même.

Bergson (1859-1941), *L'Evolution créatrice*, Puf Quadrige, p. 8 à 11.

3- La rencontre du 6 avril 1922 : Y a-t-il un temps du philosophe distinct du temps du physicien ?

C- Le temps raconté.

1- Le temps qui émerge de nos récits articule le temps cosmologique et le temps de l'âme.

"Le temps devient un temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle."

Ricoeur, Paul, (1913-2005) *Temps et récit I*, Points Seuil, 1993, p. 17.

Cité par Gonord, Alban, *Le temps*, GF, 2001, p. 197.

Mongin, Olivier, (1951 -) *Paul Ricoeur*, Seuil, Points, essais, 1998, p. 147, 149 et 152.

2- Le récit historique.

3 - Le récit de fiction.

Sartre, Jean-Paul, (1905-1980) *La Nausée*.

Nolan, Christopher, *Memento*, film américain, 2000,

Le film (dont le titre signifie « souviens-toi » en [latin](#)) alterne des scènes en [noir et blanc](#) et des scènes en couleur, les premières suivant un ordre chronologique et les secondes, montées dans un [ordre chronologique inversé](#). Le film s'ouvre avec la fin de l'histoire, puis progresse en remontant le cours du temps.

Le personnage principal, Leonard Shelby, ne se souvient plus de rien dès qu'il a quitté un lieu ou un personnage. C'est pour cela qu'il a toujours avec lui un appareil photo à développement instantané, pour remplacer sa mémoire défaillante par des traces tangibles qu'il pourra décrypter plus tard, de même qu'il porte sur son corps des tatouages rappelant des phrases et des faits essentiels de sa vie.

(A) Je viens de faire voir le sens que je donne dans cet Ouvrage à des termes qui ne sont pas communément usités. Quant à ceux de temps, d'espace, de lieu et de mouvement, ils sont connus de tout le monde ; mais il faut remarquer que pour n'avoir considéré ces quantités que par leur relations à des choses sensibles, on est tombé dans plusieurs erreurs. Pour les éviter, il faut distinguer le temps, l'espace, le lieu et le mouvement, en absolus et relatifs, vrais et apparents, mathématiques et vulgaires.

On distingue en astronomie le temps absolu du temps relatif par l'équation du temps. Car les jours naturels sont inégaux, quoiqu'on les prenne communément pour une mesure égale du temps ; et les Astronomes corrigent

cette inégalité, afin de mesurer les mouvements célestes par un temps plus exact.

Il est très possible qu'il n'y ait point de mouvement parfaitement égal, qui puisse servir de mesure exacte du temps ; car tous les mouvements peuvent être accélérés et retardés, mais le temps absolu doit toujours couler de la même manière.

La durée ou la persévérance des choses est donc la même, soit que les mouvements soient prompts, soit qu'ils soient lents, et elle serait encore la même, quand il n'y aurait aucun mouvement ; ainsi il faut bien distinguer le temps de ses mesures sensibles, et ce qu'on fait par l'équation astronomique. La nécessité de cette équation dans la détermination des phénomènes se prouve assez par l'expérience des horloges à pendule, et par les observations des éclipses des satellites de Jupiter.

Le temps absolu, vrai et mathématique, en lui-même et de sa propre nature, coule uniformément sans relation à rien d'extérieur, et d'un autre nom est appelé Durée.

Le temps relatif, apparent et vulgaire est une mesure quelconque, sensible et externe de la durée par le mouvement (qu'elle soit précise ou imprécise) dont le vulgaire se sert ordinairement à la place du temps vrai : tels, l'heure, le jour, le mois, l'année [...].

L'ordre des parties de l'espace est aussi immuable que celui des parties du temps ; car si les parties de l'espace sortaient de leurs lieux, ce serait, si l'on peut s'exprimer ainsi, sortir d'elles-mêmes. Les temps et les espaces n'ont pas d'autres lieux qu'eux-mêmes, et ils sont les lieux de toutes les choses. Tout est dans le temps, quant à l'ordre de la succession ; tout est dans l'espace quant à l'ordre de la situation. C'est là ce qui détermine leur essence, et il serait absurde que les lieux primordiaux se mûssent. Ces lieux sont donc les lieux absolus, et la seule translation de ces lieux fait les mouvements absolus.

NEWTON. (1642. 1727)

Principes mathématiques de la philosophie naturelle

cité par GONORD. Le Temps. Flammarion G. F.

20011